

MICHEL BRÉZILLON, *Les Tartarets II*, site paléolithique de plein air à Corbeil-Essonnes (Essonne). Gallia-Préhistoire. Tome 14, 1971. Fasc. 1, 1971, avec Annexe d'Albert Hesse, *Comparaison par le calcul des distributions horizontales des vestiges lithiques*.

L'implantation d'un chantier de construction immobilière a permis à Michel Brézillon d'exécuter un sondage de sauvetage dans le quartier les Tartarets, situé dans le Nord-Ouest de la ville de Corbeil-Essonnes. Le travail fut accompli par une équipe d'étudiants de l'Institut d'art et d'archéologie de Paris et ils ont une part de mérite dans la conduite à bonne fin de cette entreprise.

Le nom de *les Tartarets II* donné à ce site vient de la nécessité de ne point le confondre avec les Tartarets I, fouillés une année auparavant (1969) par M^{me} B. Schmitter¹. Si les résultats de ces fouilles sont loin d'être spectaculaires — ainsi que l'auteur le reconnaît —, l'autorité scientifique, la minutie du travail et surtout l'étude complète et sans reproche des matériaux sont autant d'éléments propres à l'individualiser et à le recommander en tant que modèle à suivre par tous les chercheurs du paléolithique et des autres époques aussi. L'idée maîtresse de l'auteur est qu'il serait bien regrettable d'assister à la disparition de tels sites sans les avoir soumis auparavant à une étude méthodique. Le cas échéant, il est d'avis qu'il convient de procéder à une étude très minutieuse, même si les données et les conclusions obtenues ne sont point susceptibles d'éclairer les problèmes posés par le site respectif, car elles serviront de documents à des recherches futures. La méthode, ou, pour être plus précis, les méthodes appliquées à l'étude du site paléolithique des *Tartarets II*, dépassent le but modeste que l'auteur se propose. Sous le rapport technique, typologique et méthodique, cet ouvrage est d'un accomplissement que chaque chercheur du paléolithique aimerait à réaliser, faisant honneur à la série de grands ouvrages donnés par l'école française d'archéologie dans le domaine du paléolithique.

¹ F. Champagne, B. Schmitter, *Note préliminaire sur le gisement paléolithique supérieur des Tartarets à Corbeil-Essonnes*, BSPF, 1970 t. 67, fasc. 1, p. 17-24.

Les résultats présentés sont dus à des méthodes pour la première fois utilisées en archéologie : rien de ce que la recherche de terrain ou de laboratoire peut offrir n'y est ignoré. C'est ainsi que toute la masse de matière première représentée par les 3834 fragments de silex enregistrés a été pesée (101,862 kg) et distribuée ensuite dans quatre groupes typologiques, selon les critères numérique et quantitatif, afin d'en obtenir le décompte. Les produits façonnés en outils et ceux portant des traces d'aménagement sommaire ou d'utilisation sont ensuite recensés (ils ne représentent que 3,02% du total des fragments de silex recueillis). Si petits et insignifiants qu'ils soient, *absolument tous les produits de débitage* sont mesurés, ce qui permet leur classification dans trois groupes dimensionnels (modules). Les éclats sont mesurés séparément des lames et lamelles ; on obtient ainsi la proportion des éclats par rapport à celle des lames, celle des éclats entiers, des lames entières, ainsi que celles des éclats et lames fragmentaires. Les talons en bon état, faciles à identifier, sont rangés par types (cortical, lisse, dièdre, facetté et punctiforme), avec la mention de leur nombre pour chaque type et de ce que ce nombre représente pour cent, ce qui permet de saisir la fréquence de chaque type (dans notre cas les corticaux sont les plus nombreux). Partant de ces types de talon, on essaie d'établir celui du percuteur employé ; la conclusion qui semble s'imposer est que les pièces à talons déversés, conchoïde diffus ou absent, sont habituellement dues à un débitage au percuteur tendre. Très importante est l'étude du cortex des produits de débitage, car parmi ces derniers les produits corticaux sont inversement proportionnels avec l'allongement des pièces, dont ce sont les éclats les plus courts qui ont le cortex le plus fréquent. Les plages de cortex, lorsqu'elles sont assez grandes, permettent d'établir la direction de débitage, les unes étant perpendiculaires à l'axe de débitage (cortex vertical), les autres parallèles (cortex horizontal),

Le grand mérite de cette méthode d'étude est de nous rapprocher de la technique du travail propre à l'homme paléolithique. S'avérant révélatrice quant à son habileté, elle nous rend familier un mode de pensée technique particulier au paléolithique supérieur.

Les critères dimensionnels et techniques s'appliquent également aux lames. Quant aux nucléus, ils sont répartis selon leur type, leur poids et leur grandeur, autant de données soulignant le caractère spécifique du site. Pour satisfaire aussi à certaines curiosités professionnelles, l'auteur calcule la moyenne du poids et de la longueur des nucléus (environ 675 gr pour 130 mm.). Pour ce qui est de l'angle du plan de frappe avec la table d'enlèvement, il semble donner plusieurs séries de nucléus, groupées notamment vers les 45° et 75°. Le remontage des nucléus montre que dans certains cas au moins la série des lames est inaugurée par une lame à crête. L'auteur étudie les conditions d'exploitation des différents types de lames (à section transversale triangulaire, trapézoïdale, etc.).

Pour les données typologiques du site, l'étude prend appui sur la liste type établie par D. de Sonneville-Bordes et J. Perot, en les présentant graphiquement, méthode déjà entrée dans la pratique de la recherche paléolithique, ce qui nous dispense d'y insister. Le site des *Tartarets II* est attribué à un faciès du paléolithique final spécifique à la région parisienne : les niveaux inférieur et supérieur de l'horizon IV de Pincevent, les Gros Monts de Nemours, Lumigny, etc.

Le support de cette étude est constitué par le carrelage du terrain (par mètre carré), qui permet l'enregistrement graphique sur le plan de chaque pièce récoltée. C'est ainsi qu'on obtient la vue d'ensemble des zones plus agglomérées ou des distributions moins fréquentes. La relation, présentée par carreaux, s'exprime en masse de matière première et en catégories de pièces. De même, grâce au plan carrelé des fouilles, on peut suivre les remontages d'éclats entre eux ou sur leur nucléus d'origine, obtenant ainsi l'image de l'organisation statique des vestiges d'une part, de la dynamique de l'occupation du sol d'autre part (révélant trois directions principales de déplacements simultanés).

En analysant la distribution des différentes classes de vestiges obtenues aux *Tartarets II*, l'auteur arrive à la conclusion que, si elle n'offre pas la possibilité de reconstituer avec quelque vraisemblance les éventuelles superstructures d'un habitat, elle permet néanmoins d'affirmer que la répartition des objets n'est pas aléatoire et que certains catégories répondent aux mêmes modalités d'organisation. L'étude du site des *Tartarets II* n'est qu'une première tentative dans son genre, aussi ses conclusions, ont-elles le caractère limité que les données obtenues leur ont imposé. La poursuite d'une telle étude par groupes d'habitats nous permettra de suivre ou tout au moins de nous faire une idée sur les activités développées en relation avec les catégories d'outils employés

et du rôle de ces catégories d'outils dans l'économie des habitats, car n'oublions pas que non seulement le nombre des outils est un indice d'usage ou d'apport économique, mais aussi le quantum de périssabilité ou de sollicitation. Il semble que les outils le mieux représentés sous le point de vue quantitatif et numérique ne sont pas toujours les plus efficaces, ni les plus fréquemment employés. D'autre part il est évident que l'indice d'usage et de sollicitation d'un outil ayant beaucoup servi dans les activités liées à la vie intérieure de l'habitat respectif sera tout autre par rapport à celui utilisé pour les activités extérieures (chasse, cueillette, etc.), d'ailleurs plus difficile à surprendre dans l'habitat même.

La distribution des catégories de matériaux archéologiques, calculée et représentée ensuite graphiquement par A. Hesse, publiée en annexe, est de nature à confirmer les relations saisies intuitivement sur le terrain et sur le plan de fouilles. A ce qu'il paraît, la fouille aura saisi deux structures distinctes subcirculaires, au diamètre d'environ 6 m. La collaboration des mathématiques à la recherche archéologique s'avère de plus en plus fréquemment avec des résultats féconds. A. Hesse n'est pas à son premier essai en ce sens ; il compte parmi les spécialistes qui prirent part à la réunion de Mamaia (Roumanie) en 1970, organisée justement sur ce thème². Seule l'application de cette méthode à un grand nombre de cas nous offrira des certitudes, mais elle est conditionnée (ainsi que A. Hesse l'affirme) par la nécessité d'une attention toujours en éveil de la part des archéologues quand ils rédigent leur plan de fouilles et quand ils reproduisent sur le plan les résultats obtenus ; plus d'attention et plus d'objectivité aussi ! Si telle exigence est justifiée, elle est, hélas, difficile à remplir, surtout quand il s'agit d'une couche archéologique épaisse, avec des habitats superposés, qui s'entrecroisent et s'entrepénètrent. Dans ces cas-là, les méthodes préconisées par M. Brézillon sont elles aussi difficiles à appliquer.

La masse de matière première, ainsi que la masse des pièces façonnées ou utilisées, classifiées par catégories ou par types d'outils individualisés peut devenir une méthode courante dans l'étude d'un certain habitat ou d'un groupe d'habitats appartenant à la même civilisation ou au même faciès culturel. Mais un obstacle assez difficile à surmonter dans cette étude comparative est constitué par la variabilité du poids spécifique des diverses sources de matière première. Nous pensons également que le décompte de tous les produits de débitage, par catégories et par types, est susceptible de fournir des résultats fructueux, ainsi que la mesure des angles de frappe. Il serait en effet extrêmement important de savoir la variation des types d'outils et de nucléus dans

² A. Hesse, *Tentative interpretation of the superficial distribution of remains on the upper part of Mirgissa*. Mathematics in the Archaeological and Historical Sciences in Proceedings of the Anglo-Romanian Conference. Mamaia 1970, University Bess Edinburgh, p. 436-444.

les habitats contemporains d'une même culture, ce qui aiderait à la définition de leur individualité — chose très difficile et parfois impossible avec les méthodes courantes à l'heure actuelle. On pourrait ainsi déterminer leur contribution au développement de l'ensemble d'une culture utilisant soit la même matière première, soit des matières premières différentes dans le cadre de formes de relief (microtopographies) diverses ou de faciès climatiques différents.

La généralisation des méthodes inaugurées par M. Brézillon et la collaboration interdisciplinaire sont susceptibles d'aboutir à l'établissement de certains indices de progrès ou de régression technique et culturelle. Leur absence entrave encore de nos jours la parfaite intelligence du processus de la naissance, l'évolution et l'extinction de certaines cultures.

Vasile Boroneanț

J. MELLAART, *Excavations at Hacilar*, 2 vol., 249 + 525 pp., 249 fig., CLXXVII pl. + 5 pl. en couleurs. Occasional publications of the British Institute of Archaeology at Ankara, Nr. 10, Edinburgh University Press, 1970.

Bien que l'activité de l'Institut archéologique anglais d'Ankara pendant les deux dernières décennies ait eu en général un rôle de premier ordre pour l'étude systématique des diverses périodes de la préhistoire et de l'histoire ancienne de la Turquie asiatique, on peut dire sans hésiter que les résultats les plus spectaculaires — tant du point de vue historique que du point de vue des collections archéologiques — ont été obtenus dans le domaine de la préhistoire. À côté des amples fouilles de contrôle stratigraphique entreprises à Troie par l'expédition archéologique américaine, sous la direction du professeur Carl Blegen, entre les deux guerres mondiales, et des fouilles du professeur J. Garstang à Mersin, les fouilles de l'Institut archéologique anglais d'Ankara peuvent être considérées les plus importantes recherches pré- et protohistoriques exécutées après la deuxième guerre mondiale sur le territoire de l'Asie Mineure.

Beycesultan, Çatal Hüyük et Hacilar, sites qui ont fait l'objet des plus amples fouilles de cet institut, sont définitivement entrés dans l'histoire de la culture, et non seulement de l'Asie Mineure, mais aussi bien de tout l'ancien monde. Cette activité est d'autant plus louable que — à des intervalles relativement courts après la fin des fouilles dans ces sites et après la publication régulière des rapports annuels d'activité — les résultats ont été valorisés d'une manière exhaustive par la publication d'amples monographies. Les volumes de Seton Lloyd et J. Mellaart sur Beycesultan, celui de J. Mellaart sur Çatal Hüyük, parus ces dix dernières années et, récemment, les deux volumes du dernier auteur cité sur les fouilles de Hacilar ne sont pas, d'ailleurs, des monographies contenant seulement la description des fouilles et de tous les résultats obtenus pendant ces fouilles, mais de vraies études systématiques au moins de quelques-uns des problèmes soulevés par ces résultats exceptionnels.

Les deux volumes — texte et illustrations dédiés aux fouilles de Hacilar, que l'auteur considère « the final

report... of excavations at Hacilar » — s'ajoutent ainsi à la série antérieure et se remarquent par la même méthode méticuleuse de la recherche stratigraphique, la seule vraiment inattaquable, et la même tentative continue de rechercher l'origine et l'évolution du phénomène culturel et historique en relation avec les données déjà connues, obtenues d'ailleurs en première ligne toujours par les recherches du même auteur.

Les fouilles dirigées par J. Mellaart sur la butte située au voisinage du village de Hacilar, dans le Sud-Ouest de l'Anatolie, ont eu lieu pendant quatre courtes campagnes, de 1957 à 1960, en tout moins de quatre mois de travaux ; elles ont cessé à l'automne de 1960, car la direction de l'Institut archéologique anglais d'Ankara a été d'avis que les résultats obtenus sont suffisamment concluants et que la poursuite des fouilles ne pourrait donner rien de nouveau. Nous croyons cependant que les fouilles auraient dû être continuées, d'une part parce que c'est seulement pendant la dernière campagne qu'on a atteint la plus ancienne couche de culture datant du néolithique acérémique et, d'autre part, parce qu'on n'avait pas encore fouillé la nécropole voisine, détruite par les chercheurs de « trésors » après le départ des archéologues. La seule consolation des archéologues pour cette perte inestimable pourrait être fournie par le fait que, après la clôture des fouilles à Hacilar, J. Mellaart a conduit les recherches de Çatal Hüyük, en y obtenant les résultats vraiment sensationnels que tout le monde connaît et admire.

D'autre part, même sans prendre en considération la perte de la nécropole, le fait même que les fouilles de la plus ancienne couche de Hacilar ont affecté seulement une superficie de 150 m² vient à l'appui de notre point de vue, c'est-à-dire que ces fouilles ont été closes trop tôt. Car, bien que la fouille intégrale ou presque d'une station ayant plusieurs couches de culture soit difficile et coûteuse, il n'y a pas de doute que c'est seulement une